

## **Sécateur de rêves**

Guénolé Boillot

« La sérénité ne peut être atteinte que par un esprit désespéré, et pour être désespéré il faut avoir beaucoup vécu et aimer encore le monde. » (Cendrars.)

## Serenade

La scène était placée devant le bureau, et le bureau se trouvait avec les musiciens. Tous les musiciens chantaient, ce qui n'est pas courant pour des musiciens. Et moi j'écoutais. J'écoutais beaucoup de choses, les gens qui parlaient autour, ils parlaient de Laura et de l'angoisse qu'ils avaient de la voir mourir. Moi j'étais pas bien, franchement pas bien, j'avais des fourmis au bout des doigts, dans le torse, je tremblais comme une feuille, une boule dans la gorge, j'avais chaud. J'étais pas drogué, j'avais jamais touché. Mais tous ces gens qui parlent et qui s'intéressent pas. Putain je ressentais tout le mal qu'ils devaient se faire et ils s'en apercevaient pas. C'était moi qui l'emmagasinais tout ce mal. J'étais blanc. A un moment, un musicien s'est levé et a dit que le concert était fini, sur le bureau. J'ai regardé les gens partent et j'ai eu envie de pleurer mais merde j'y arrivais pas. Alors je suis sorti dehors pour tenter de m'infiltrer avec eux dans les rues de la ville. Fatigué, personne a qui m'intéresser. J'ai remarqué une femme, jupe blanche, décolleté, il faisait cinq degrés, comment elle pouvait tenir ? Je suis rester à la regarder, elle était assise sur un banc. Elle a fini par s'apercevoir que je la regardais. Elle m'a pris pour un fou que j'me suis dit. Et de nouveau hop chaleur maux de tête etc. Mais elle m'a fait signe de m'approcher, de m'asseoir avec elle sur la place à côté. Timidement je me suis avancé. Je me suis assis et elle m'a regardé et elle a rie.

- T'as aimé le concert ?
- J'ai dit oui oui hochement de tête nerveux.
- Tu veux rester avec moi ?

La j'ai eu un blanc. Je suis resté. Elle s'est approchée de moi, collé à moi. A nous deux on faisait de la bonne chaleur si tu vois ce que j'veux dire. Elle m'a demandé ce que j'avais fait, je lui a dit rien, elle m'a dit si si.

Alors j'ai dit : « j'ai pas écouté de jazz seul depuis un bon moment »

Elle a sorti une grosse chaîne hifi, le truc genre mastoc que t'as dans ta chambre mais qui te sers à rien. Elle a branché ça à une prise d'eau, ça s'est allumé. Elle met une musique. Elle me dit qu'avec ça c'est plus facile de se souvenir, sans avoir mal. C'était Erroll Garner, et moi je connaissais Erroll Garner et j'aimais beaucoup. Je l'ai prise entre mes bras, parce qu'elle m'a tiré la main. Fatigué. Quelques gens de ma famille qui arrivaient dans les parages. Mais elle a pris toute ma chaleur, et la musique nous en donnait encore. Je sais pas. Moi je pense qu'on était bien, si bien veut dire quelque chose. Quand on s'est levé, la foule était parti, j'ai eu les jambes plus légères, il flottait, la chaîne hifi s'est mise à débloquer. On est rentré dans la salle. On voulait aller vers la scène, s'apercevoir que le bureau n'était qu'un piano. Elle s'y est mise, et a joué un truc, *Confessin'* d'Erroll Garner. Derrière je l'enlaçais. Valait mieux qu'on se parle plus, mais qu'on s'écoute. C'est ce qu'on avait de mieux à faire. Avec Nathalie.

## **50 ans de mariage**

Quand il remarqua sa femme, il était trop tard.

Je m'explique: sa femme était morte depuis deux dans. Pendant les quatre ans qu'avait duré leur mariage, il la choyait à longueur de journée. Elle était bien là pour lui. Mais quand elle se mit à mourir, lentement, alors il n'y fit plus attention. Elle était sur le lit et elle était toute tordue. Les yeux en croix mais il ne faisait plus attention à elle. Elle souffla pendant toute la journée et elle mourru.

Alors il prit un boulot comme caissière et végéta à longueur de journée dans son lit. Parce qu'il n'allait pas à la caisse, il avait autre chose à faire. Toute sa vie il avait penser au mariage, maintenant il devait le préparer. Il installa les couverts pour un jour donné, pour une heure donnée, acheta les bouteilles de vin pour remplir sa cave. Il les ressortirai juste au moment du déjeuner. Les dîners, pour les mariages, c'est niais. Les déjeuners, ça impose quand même beaucoup plus de classe.

Le mariage c'est le 22 avril. Pendant toute la nuit, il se torture l'esprit. Il prend des cafés mais ne s'endort pas. Il va faire un tour dans la nuit et revient au matin. A 8h, il prend du café mais ne s'endort pas. Les invités commencent à arriver, et en pagaille. Il y a des noirs, des blancs et des jaunes. Peu ne savent pas ce qu'ils font là, beaucoup mangent et boivent. Un petit jeu était organisé longtemps à l'avance, et direct, d'entrée, il fut mise en place.

Les petits papiers, un par un, sont distribués à la foule en liesse. Tout le monde chante une chanson. Les gens se saluent les autres même s'ils ne savent pas qui ils sont et c'est triste. Ne saluer que les amis. Alors il faut se faire des nouveaux amis; pourquoi pas rencontrer des gens qui ont la même philosophie. Leur demander, disons pour bien les connaître, deux ou trois passions,

Il a prévu, et s'il n'a pas prévu il faut prévoir, de tirer une personne au sort en fin de soirée, de la faire venir sur le devant du public et de lui demander les trois passions de la personne qu'elle a rencontré.

Il y a de la musique, des chants, des gens un peu tout seuls. Le plus souvent par groupe. Mais il faut leur demander, si jamais ils veulent bien, deux ou trois passions. Le vin est étalé sur la table et ils en boivent, à plusieurs. Il y a la table des vieux, la table des jeunes, et plusieurs tables d'amis. Les gâteaux sont à droite, vite mangés. Il coure et parle de çï de là. Il coure plutôt, quand il coure il ne parle pas. Et parle à deux endroit différents avec les mêmes gens. Le dessert, en mangeant du gâteau le public écoute les chants qui s'échappent du bout de la salle. Il tapent des mains, eux aussi. Ils boivent du champagne et du vin mais la musique ne coule toujours pas. Vers minuit et demie, le public coule vers la sortie. Quelqu'uns restent rangés avec lui. Au pas, en cadence, ils vont rangés les affaires et la bouffe qui traîne. Finis, il rentre.

Sa femme l'attend en haut. Devant sa maison, et elle se tient debout. Comment fait-elle puisqu'elle est morte?

## ***Le bœuf et la tortue***

Hier soir au bœuf  
J'étais pas très branché pour jouer  
Mais je me suis mis au saxo quand même  
Devant le micro j'ai sorti trois quatre notes  
Et je suis reparti aussi sec  
On m'a demandé si le micro était branché ?

J'ai dit que oui  
Mais que moi finalement je me le sentais pas trop

J'avais les chocottes en fait  
Et ça se voyait aux ondulations de mes mains

Je suis retourné m'asseoir à ma place  
J'ai repris quelques gorgées de rhum-orange  
Allumé une clope

Après vingt minutes  
Je suis parti  
Et j'ai posé mes 3 clopes restantes à côté d'Antonin qui jouait

Après un désastre  
Il est bon de contrer l'événement avec un peu de mystère

## **Le bout**

Je n'arrive pas à dormir quand je suis réveillé, mes chaussettes tremblent, et je tremble quand je suis là, avec mon mal de côte qui tient depuis quelques jours.

Mais qu'est-ce qui se passe ? La fumée de la cigarette ne m'apaise même plus.

Mais où suis-je ? Je déchire des bouts et des bouts depuis quelques jours et je n'arrive jamais à rien.

On dirait que le ciel des dieux n'arrive pas lui non plus.

Nous sommes tout les deux bloqués au vide. Et la différence : eux trouvent ça terrifiants.

J'essaye de comprendre.

Y a-t-il des chiffres que je pourrais dire pour apaiser la mère, mais rien du tout. Ca se déconstruit et c'est moi qui le veut par le

JE SAIS PAS.

Mais si je réfléchis, je ne m'apaise pas, pas de télé, pas d'ordinateur, ça ne sert à rien.

Plutôt des chevaux qui viennent danser autour de nous tous.

Et moi seul comprend. Je tousse.

Depuis plusieurs jours mon cœur s'emballe.

J'ai le tournis. Plutôt des chevaux qui viennent.... JE sais pas.

Ca ne finira jamais. Encore je dis le hasard.

C'est mon travail de dire le hasard. Mais je ne comprends pas.

## ***La mère de Dieu***

J'en avais marre du temps. Il fait beau, il fait pas beau selon les saisons. Fait chier. Fait chier. J'ai décidé de m'exiler là où il n'y avait pas de temps, donc pas de saisons, logique. Je suis parti de ma maison dans la France et je suis allé m'installer là-bas. Durant le voyage, j'avais la gorge toute racluse, toute boueuse. J'avais l'impression de n'avoir pas fumé depuis des lustres. Pourtant je fumais tout le temps ! C'est à n'y rien comprendre.

Le voyage a duré longtemps, ça ne veut rien dire. Et je suis arrivé là-bas, je me suis installé sur un bout de terre, puis j'ai attendu que le soleil passe une fois. Après, c'était parti et vide. Je m'y accommodais bien. En fait, ça me plaisait vachement de n'avoir plus rien à compter. Je me disais qu'il fallait tout détruire et que je reste là. C'est ce que j'ai fait. Pour tout détruire, j'ai appelé un copain qui résidait encore en-dessous, le con, et lui ait dit de tout détruire. Comme il me connaissait bien, que je ne l'avais pas appelé depuis longtemps, il était content de m'entendre alors il a accepté. Ça a duré trois jours.

Trois jours pendant lesquels j'ai vadrouillé à droite à gauche. J'y ai rencontré une fille avec un très joli visage et un corps bandant. Elle me proposait du cul à tout va quand je l'appelais. Moi, je connais mon caractère, j'ai accepté. Et c'était parti ! Les trois jours ont filé comme une flèche. Le soir du troisième jour, tout était détruit en dehors. Mon pote m'a appelé pour me le dire, mais comment a-t-il fait ? Je n'en ai pas la moindre idée. J'étais content de ne plus avoir le choix, et je dominais cette meuf à tour de bras pendant tout le quatrième jour.

Le cinquième jour, son frère est arrivé. Il est arrivé avec son pécé et son téléphone, s'est posé dans un coin. Il nous a photographiés. Il l'a photographié plus que moi pendant que nous nous amusions. Et ses photos, il les envoyait là-bas. Mais comment faisait-il ? J'étais trop occupé pour réfléchir à ça. Et même maintenant, je suis trop occupé.

Nous nous sommes éloignés avec elle dont je ne connais, à cet instant, pas le nom et nous continuions à l'infini. Je n'ai pas été gêné. Le septième jour, elle est ressortie. Pour continuer alors, je suis ressorti. Et, comme les autres, je n'ai pas été détruit.

## ***Mistinguette***

J'ai vu Mathilde  
Intimidé, je suis allé lui dire bonjour  
Je lui dis que je m'en allais  
Je lui ai dit que j'étais auteur

Elle me dit de rester  
Avec de beaux gros yeux bleus

Je suis effrayé par les filles qui parlent  
Nous ne restons pas longtemps ensemble

En tournant et retournant dans la médiathèque  
Je lui fais des clins d'œil

Mais elle me considère autrement  
Elle a peur  
Je n'en sais rien

Elle se lève quand je suis en train d'écrire  
Et elle range son travail pour  
S'en aller mais  
Si elle veut  
elle  
peut  
me  
toucher

## ***Le supermarché***

Quand est-ce qu'on s'en va ?  
Quand est-ce qu'on la quitte, Maman,  
Cette fichue vie ?  
Se suicider ? Maman m'en empêche.  
Quand est-ce que le supermarché  
Ferme ses portes ?

Les lumières des néons s'éteignent,  
Une par une  
Telle un trait fusant.

Quand est-ce que t'as fini de tout acheter ?  
Là, le chariot plein s'impatiente  
Là, le vendeur t'aide à choisir le bon couteau  
Quand est-ce que tu vas t'en servir ?  
Quand est-ce que tu me le prête ?

Moi aussi je veux jouer les adultes  
Avec les morts.

Des conneries, tu me dis, ça passe...

Quand est-ce qu'il y a l'annonce ?  
Quand est-ce qu'il passe la musique ?

Et la caissière, hein, elle  
Tu ne trouves pas qu'elle ressemble à la mort  
Teintée de blanc.

Chacun à son tour !  
Les codes-barres vous aideront !

La belle bête que voilà,  
Quand est-ce qu'on la mange ?  
Elle m'aiderait à survivre un jour de plus

S'il te plait Maman, on s'en va,  
Le poissonnier me fait peur  
A tripatouiller les carcasses vides

C'est bête mais j'ai envie de m'allonger  
Sur le carrelage gelé.



## **Les deux femmes**

Je suis allé voir mon psy. Il m'a dit « Alexandre, ça va pas. » Pourquoi, je lui ai répondu. « Tu ne baisses pas. » ça en effet c'est un problème. Mais écoutez, monsieur, pourtant j'essaie. « Mais tu ne comprends pas. A ton âge, tu devrais déjà avoir baisé. Plus grave, ça provoque des dérèglements psychiques chez toi. C'est très grave. » Dites-m'en plus. « Un homme, à 18 ans, devrait avoir baisé, et il a besoin de ça pour compléter son cycle de puberté. Toi, c'est un cas plus compliqué et plus grave puisque ta puberté a commencé beaucoup plus tôt que celle des autres ». Ouais, 11 ans, j'en suis fier au passage.

« Alexandre il faut que tu ailles chez une pute, elle pourrait t'aider. Elle connaît tes problèmes. » D'accord, et je suis parti. C'était une séance marrante aujourd'hui. La première bonne idée qu'il m'ait donné.

Le lendemain soir, je suis allé au bois. C'était très sombre. Mais j'ai réussi à trouver quelques femmes qui marchaient. Parmi elles, il y avait une vieille femme, je suis allé la voir. Je lui ai demandé son âge, ce qu'elle faisait ici, etc. Elle s'appelait Ligeia. Nom ancien mais beau. Elle se baladait tous les soirs là depuis le début de sa vie et elle ne voyait pas pourquoi ça changerait. Je lui ai dit que, bon, c'était un bois à putes, pas tellement un endroit pour elle. Pouvait être agressé. « Je n'ai jamais vu de putes dans ce bois monsieur. Quand j'avais 10 ans, il n'y en avait pas aussi. » Perplexe, je me suis demandé si c'était vrai. Après tout, moi aussi je ne savais pas si toutes ces femmes qui passaient autour de nous étaient des putes. Attendez, je vais voir. Une dame passe. Une black d'une trentaine d'années avec un beau cul et des tétons qui pointent sous le froid. Elle m'a serré les fesses, je me suis dit ok, je l'ai embrassé et je suis parti. Ligeia était une femme bizarre. Je l'ai raccompagné chez elle, après j'allais revenir au bois. Mais c'était une petite femme. Quand on s'est approché de son appartement, juste à côté du bois, elle m'a fait un petit sourire. « Vous prendrez bien un verre ? » Un temps d'arrêt, j'ai rigolé et puis je lui ai dit oui. Pourquoi pas ?

Elle m'a pincé les fesses tendrement puis m'a invité à entrer dans l'ascenseur avec elle. Elle habitait au troisième étage. Nous n'avons pas placé un mot pendant toute la durée du trajet. Une fois la porte ouverte, je l'ai laissé passer pour regarder son cul. L'appartement était un appartement classique de mémé : du scrabble, du thé, du Tipiak. Je me suis assis sur un de ces fauteuils. Elle est allée plus loin dans son appart et m'a dit qu'elle en avait que pour cinq minutes. Le thé devant moi avait un drôle de goût. Citron, j'ai croqué dans un gâteau qu'elle avait mis à côté. Il a fondu dans ma bouche.

Cinq minutes après, elle est revenue, mais elle n'était plus seule. Une autre vieille était avec elle. Toutes les deux étaient en débardeur, et en petites culottes. Ça leur allait plutôt bien. Elles n'ont rien dit et se sont assises et m'ont regardé. Elles buvaient leur thé et me fixaient du visage. Une fois fini : « Ça vous plaît ? » Beaucoup. Ça me plaît beaucoup d'être là, dans votre appartement Ligeia, et de vous voir comme ça, de ne vous connaître qu'à peine, et de ne rien connaître des événements à suivre. Je n'avais plus du tout envie de quitter l'appartement.

- Ah oui, dit Ligeia, ma copine s'appelle Ulalume. Elle vient m'affronter au scrabble tous les mercredis. Un vrai fauve.
- Ulalume rectifia : nous nous sommes connus au parc, à côté.

Nous en venons, du parc. Elles m'ont demandé si j'avais faim. Elles ont préparés du riz et me l'ont amenés. Quand je leur ai demandé si elles en voulaient, elles m'ont dit qu'elles avaient déjà mangé. J'ai continué. A la fin de la soirée, elles m'ont proposés de faire un

scrabble. Je ne suis jamais vraiment dans ce jeu, je trouve ça chiant. Mais j'ai fait plaisir et me suis assis sur une chaise et j'ai pioché dans les lettres. Premier mot deuxième mot troisième mot. Un évènement marquant : Ligeia a écrit le mot bite. Quand je lui ai demandé pourquoi, elle m'a dit qu'elle en avait envie. Drôle d'idées et drôle de bonnes femmes, j'aime ça. Le scrabble a été vite fini et je n'ai pas eu le courage d'en recommencer un.

J'ai eu envie de fumer. Ulalume et Ligeia m'ont dit qu'elles avaient tout l'attirail nécessaire pour me faire une pipe. J'ai dit ok. Elles sont parties dans leurs chambres et sont revenues, la pipe bourrée. Nous avons tous fumés, nous avons rangé la pipe, et attaquons les choses sérieuses.

Nous sommes allés dans leurs chambres.

Nous avons convenu que je passerais chaque mercredi chercher du tabac à bourrer. Et je suis parti.

Je n'ai pas retrouvé le chemin du bois, alors je suis allé chez le psy et je l'ai pendu. Faut pas déconner.

## ***L'enfance du démon***

*Dans une cour intérieure, dans un couvent de bonnes sœurs, sur l'herbe.*

*Des bonnes sœurs passent quelque fois aux alentours.*

Mickey :

Mes parents n'ont jamais cru à mon génie, pourtant ils auraient du parce que je suis génial.

Willis :

Mais tout ça c'est dépassé mon gars, essaye d'atterrir un peu. Nous sommes arrivés dans ce lieu sans rien et il nous faut travailler. Et ton génie ne nous amènera rien sauf s'il nous permet de survivre sans travailler.

Mickey :

Tu n'as rien compris. Mon génie m'a persuadé d'investir tous mes efforts dans ma personne.

Willis :

Tu n'as jamais rien fait pour les autres alors, tu es une égoïste ?

Mickey :

Oui, mais c'est tellement jouissif de savoir que tu as tort, que tout le monde est contre toi, et de continuer quand même.

Tiens, regarde la gardienne qui vient. Hey !

gardienne :

Oui ?

Mickey :

Pourrais-tu nous apporter à manger? Nous avons faim.

gardienne :

Bien sûr.

Mickey :

Et voilà le travail, j'ai rien fait à par parler.

Willis

Reste à voir ce qu'elle va nous apporter à manger.... Surement très frugal.

*La gardienne se ramène avec un plateau emplit de fruits. Elle le tend à mickey et willis..*

gardienne :

Merçi.

Qu'est-ce qu'il vous faudra encore ?

Willis :

Juste rester là et ne rien faire. Eviter de choisir.

*La gardienne pose un fusil devant les deux frères et s'en va.*

Mickey :

Ne rien faire le plus longtemps possible.

On peut se soulager le sexe chacun de notre côtés. Elles ne diront rien, elles on trop peur.

Willis :

Ouais.

## ***Le secret des oiseaux***

*Louise*  
*T'aimes Martin je comprends*  
*Martin*  
*A du charme*  
*Moi j'en ai pas...*

*Mais !...*  
*Moi !...*  
*J'ai une barbe !*

M'a dit ça  
Celle que je connais  
Qu'à travers le  
Goulot de la bouteille de bière

Drôle d'impression  
Drôle de vie

Drôle de meuf  
Et moi

Moi qui coupe  
La conversation  
Quand un oiseau arrive

Peur des oiseaux  
Qui te surprennent en plein  
Vol

Peur des oiseaux qui s'infiltrent  
Dans tes rêves  
Noirs de foutre

Les oiseaux sont bien contents, bien contents !

Et si par hasard Morricone arrive à te faire pleurer  
(Je pleure, foutus oiseaux)  
Les oiseaux te bouffent  
Un poème de Desnos n'arriverait pas à changer ça

Les oiseaux sont bien contents, bien contents les oiseaux !

Peur de Louise  
Qui m'aime

Trop con que je suis

J'en sais rien

C'est difficile  
D'avoir un amour  
Sans oiseaux

Essayons quand même  
Peut-être, peut-être pas ?

Mais si  
Ça arrêterait de résonner  
Dans ma caboche minable  
Si cela me plaisait de baiser voile ouverte  
Je crois que j'y arriverais mieux

Mieux que tout le monde  
Mieux que n'importe qui

Mieux que cette sale pétasse  
De blonde  
Ignifugé

Si je vais y aller

Trop de peur  
Minable  
Dévastée

Agonie mentale  
Atroce  
Agonie physique d'un  
Personnage trapu  
Qui n'est rien  
Que du vent

Il y a une subtilité  
Elle me dit

Tu n'es pas venu à temps  
Tu as raté  
Un quelque chose

Tu es bizarre  
Eux ne l'ont jamais raté  
Et toi  
Depuis le début  
C'est  
Rien  
Que toi

Moi  
Je crois que c'est vrai  
Mais  
Plus fort encore  
Je crois que c'est ma vie

Il y a une subtilité en ces damnés  
Oiseaux !

' Arrive pas  
' Arrive pas  
' Arrive pas...

## ***Explication à la maison enceinte***

Je n'avais plus rien à faire ici. Ma mère était partie et je ne savais pas où est-ce qu'elle était allée. Je ne peux plus rien savoir maintenant que je suis seul. Il faut que je parte moi aussi, mais pas comme elle. Elle est partie, quoi, elle est morte. Mais moi je suis obligé de partir à la recherche de fantômes. Je voudrais m'installer dans un château abandonné pendant qu'elle meurt du cancer. Et j'ai envie qu'elle ne m'adresse plus la parole parce qu'elle refuse de mourir. Et je refuse de voir des gens qui refusent de mourir. Ils sont mauvais, ils luttent contre la mort alors qu'ils n'ont pas de quoi lutter contre la mort. Je voudrais croire que je suis fort, et c'est comme ça que je le deviens. Elle ne veut rien croire du tout puisqu'elle croit déjà en dieu et c'est dieu qui lui donne sa volonté. Sa volonté de résister à la vie et en même temps de ne pas vouloir mourir. Elle est conne de faire de pareil paradoxe. Mais toute sa vie, elle a lutté pour mener quelque chose d'heureux. Maintenant elle ne veut plus se raccrocher à la réalité. Elle se veut matérialiste mais elle ne l'est pas du tout. Elle tombe dans la débauche du mourant.

Pendant ce temps, je suis dans le château et j'ai peur des gens qui pourraient venir. Il y aura peut-être des gens aussi emplies de maux qu'elles. Je change de place mais je reviens au même endroit, car il semble que je suis prisonnier du mal. Les autres me disent que j'ai les moyens de m'en aller. Mais je m'attache au satanisme que ma famille dégage. J'ai envie d'avoir peur, de voir quelqu'un mourir. Ah ! Voir quelqu'un mourir, où souffrir moi-même. Vivre des trucs horribles. J'ai des principes moraux et une intelligence sur développée donc je ne crois pas à ces trucs-là. C'est dur.

Pendant que ma mère peut tout se permettre, elle peut souffrir et peut mourir d'une mort lente. Moi je suis obligé de m'imaginer une souffrance rapide et horrible. Mais je ne souffrirais jamais ! C'est désolant. Qu'est-ce que je peux faire ? Je ne veux pas tuer toute ma famille. Je dois rester dans le château et fumer du tabac jusqu'à qu'on vienne me délivrer. Mais je n'en ai pas envie. Je ne sais pas quoi faire à part dormir, discuter, ne rien faire, boire. Je ne veux rien faire.



## ***Lucas tue Sarah***

*Une cigarette à la main, assis.*

Alexandre :

Il faut d'abord que t'y ailles, on en parlera ensuite. C'est vraiment con ce que t'as fait, essaye de l'arranger.

Martin :

Je sais que c'est con. Qui t'as dit que j'étais intelligent ? Elle paraît vraiment en couilles. Tu l'as pas vu, ne dis rien.

Alexandre :

Elle n'était même pas ivre.

Martin :

C'est une raison ? Comme ça, ivre, on t'excuse tout. Ivre ou pas ivre, je ne lui pardonnerais jamais d'être mal dans sa peau. C'est comme Lucas, à la soirée chez elle, halloween, il y a longtemps. Il te l'as piqué. T'avais envie de lui foutre un pain, arrête tes conneries.

Alexandre :

J'ai toujours envie de le frapper. Je n'aime pas Lucas. Pour lui, un homme ne sert à rien s'il se tait. Ca n'a pas de sens. Il y a trop de moyens de parler, et lui n'en connaît qu'un.

Martin :

C'est un chiqueur.

Alexandre :

Exact. Je ne sais pas comment on peut l'aimer. Il se débrouille trop bien avec les gens, c'est ça qui est désagréable chez lui. Plus tu le connais, plus il te déteste.

Martin :

Ça cacherait pas beaucoup de tristesse cette façon d'agir ?

Alexandre :

Je m'en balance ! alors comme ça, pourvu qu'un homme soit désespéré et on lui pardonne tout ?!

Je n'aime pas ça. Les désespérés m'ennuient quand ils le montre trop bien. En fait, ce que j'aime pas chez lui, c'est le fait qu'il soit gentil avec les uns, méchant avec les autres. Il aurait mieux valu que ce soit un connard sur toute la ligne. Ca aurait facilité les choses.

Martin :

Pourquoi ?

Alexandre :

Je vais le tuer.

Martin :

alors t'embarrasse pas de scrupules.

*Les cigarettes finit, ils se lèvent et vont rejoindre le bar en dessous. Il n'y a personne sur la scène.*

Sarah ( elle commence à être bourré):

Alexandre ! viens.

Alexandre :

Tu me payes une bière ?

Sarah :

OUAIS

Alexandre :

J'arrive.

Sarah :

Tu sais, quand je t'ai embrassé la dernière fois au *Edward's Bar*, je ne t'ai fait qu'un bisou car tu es mon ami. Je te jure que j'aurais fait plus si je ne te connaissais pas. Il fallait pas me payer une bière. J'aurais dû rentrer à 10h30, je devais travailler le lendemain. Mais pourquoi tu m'aimes tant ? Tu sais mon travail chez les schizophrènes. Une femme m'a attrapé. Elle m'a traité de lesbienne. C'est pas vrai c'est chloé la lesbienne. Chloé et Sacha : Sacha et sa chatte. Tiens Sacha est sur scène. Tu le vois.

*Alexandre prend sa bière, la vide à moitié et se retourne*

Alexandre :

Il y a qui ce soir ?

*Personne ne répond. Sarah est en train de discuter à voix basse avec la serveuse du bar.*

Alexandre :

C'est pas grave.  
Je m'en fous.  
Je m'en bats l'œil.  
Allez dites-moi ce que vous trafiquez ?

Sarah :

La serveuse me parle d'un gars qui est venu mercredi dernier. Il était furieux, d'après elle. A cause de lui, les cafés sont passés à cinquante centimes.

Alexandre ( affligé pour de faux ) :

Merde.

*Sarah fait deux baisers. Celui pour alexandre est plus long que celui a la serveuse.*

Sarah :

Pourtant je croyais te connaître.

Alexandre :

T'en fais pas, beaucoup se trompe. Viens on va s'asseoir.

*Ils trouvent deux places libres à côté d'antonin.*

Alexandre :

A quoi ça sert que j'écrive si je sais déjà comment je vais être lu. Ca ne sortira jamais correctement.

*Puis il se tait.*

Antonin :

Où est Martin ?

Alexandre :

Je te suffis pas.

*Antonin fait signe à Alexandre de s'avancer sur scène. Sarah reste assise.*

Antonin :

Martin a reparlé à Sarah ? Il lui a dit quoi.

Alexandre :

J'y étais pas. Y m'a dit qu'il a été méchant. Je lui ai dit d'essayer d'arranger ça, mais on a arrêté la conversation et on est descendu. On est parti sur Lucas.

Antonin :

Et sur Lucas, vous avez dit quoi ?

Alexandre :

Tout ce que j'avais dit avant, mais jamais je te l'ai dit.

Antonin :

Mouarf.

Alexandre :

Mais enfin ça va changer.

Antonin :

Ce serait bien pour toi.

. Ils quittent la scène et reviennent s'asseoir à côté de Sarah.

Alexandre :

Je t'ai pas raconter la dernière soirée avec Alexandra. Y avait un dreadeux qui arrêta pas de la draguer. Jusque là ça allait, ça me faisait plutôt marrer. Mais peu à peu il s'est mis à jouer du tryo. Moi, les dreadeux qui jouent du Tryo, ça a tendance à me mettre les nerfs en boule. J'ai bu, beaucoup. Puis je me suis barré avec ma copine, en la tirant.

Pour qu'elle vienne dormir chez moi, j'ai dû lui faire un baratin d'un quart d'heure sur le sens de la vie, que pour moi la baise c'était pas important, patati, patta.

Je répugne à faire ça, mais enfin si ça marche, je veux bien sacrifier mon inutilité au profit de mon instinct sexuel.

Antonin :

Mais alors juste un quart d'heure !

Alexandre :

Oui ! n'exagérons rien !

*Antonin va sur scène, prend sa basse et commence à jouer, mais quoi ? Inventez.*

*Alexandre le rejoint après trente secondes, il monte son saxophone alto.*

*Et il se met à jouer Cantaloupe Island, Antonin le suit.*

*Lucas arrive, c'est un oiseau qui ne sait pas voler mais trop bien piailler*

Lucas :

Qui les connaît ?

Martin :

Moi, et je suis angoissé. J'ai le ventre qui fait mal mais je ne te le dirais pas. Pas envie de prendre une claque.

Lucas :

Alexandre est encore bourré.

Martin :

Je crois que c'est avec Sarah, tu sais comment.

*Lucas s'avance sur scène et regarde Alexandre pendant que celui-ci continue à jouer, les yeux dans le vide.*

Lucas :

Regarde-moi. Tu bois trop, et tu oublies tout. Qu'est-ce que tu fais ? tu plonges.

Alexandre, à voix basse :

Peut-être. Mais je sais qu'à travers ce tunnel, je n'ai jamais aussi bien vu le genre humain. Je suis un mec bien.

Lucas :

Alors pourquoi tu bois tant ?

Alexandre :

parce que ça me tue d'être un mec bien.

## **Sécateur de rêves**

J'ai fait plusieurs rêves, et on a considéré mes rêves comme assez bizarres. Des gens m'ont demandé de les écrire.

Je vais les écrire et écrire dessus.

Il y a la forme de la mère, décrite dans ce rêve-là, je pense. Enfin.

« Dans un couloir, la nuit ou le jour, j'étais sur un camion. Un petit camion, et je ne l'ai pas cassé en m'y asseyant.

Je roulais, je roulais. Il y avait une lumière sombre. Une porte à gauche, je m'arrête. Cette porte est vitrée. Une femme est derrière.

Elle a la bouche déformée. Elle bouge de droite à gauche de la vitre et ses pieds s'emmêlent. Ses pieds s'emmêlent et elle me crie quelque chose.

La porte doit couper le son, je ne l'entends pas. Mais elle me regarde, ses yeux tournent.

Et tout en marchant de droite à gauche, elle sort sa langue. Elle sort sa langue et moi je suis attiré. Mais elle est moche, je ne vois pas ses yeux. Je la regarde, je reste là, sur mon camion.

Mon camion ne se casse toujours pas et moi je grandis. Je grandis jusqu'à arriver à la hauteur de la porte, de la vitre, de la bouche de la femme. Elle ne me remarque pas. Elle va d'un côté à l'autre de la vitre.

Comme toujours. Comme toujours je suis avec elle. Je l'accompagne, nous sommes entre nous.

Mon camion continue de rouler pour se perdre de l'autre côté du couloir, dans la lumière sombre. »

Ce rêve me fait penser à Hulk. L'homme qui devient monstre et son slip ne craque toujours pas. Rapport au camion. Ma mère est cette folle, et ça pourrait vouloir dire que je l'écoute pas, que je l'ai jamais entendue durant toute ces années. Que je passe ma vie à m'amuser, que même en grandissant je me tiens en tant que spectateur par rapport à elle. Elle est inquiète ; tombera-t-elle un jour ? mais elle s'en sortira. C'est la chance et le malheur des gens du commun.

Ma mère, dans ce rêve, c'est la rage banale d'une femme banale. Mais en même temps, si je l'accompagne, c'est que je dois tenir à elle; ce qui me tue c'est pourquoi.

Peut-être est-ce par désir d'avoir quelqu'un en dessous de moi. Et si on extrapole jusqu'au délire, il y a de la consanguinité là-dedans.

Bon allez, c'est parti pour le deuxième rêve. Après moi.

« Je ne sais quel week-end en campagne. Peut-être chez les grands-parents. Je passais une soirée tranquille, à lire devant la cheminée. En milieu de soirée, quelqu'un me dit que la chambre où je couche est une chambre déjà prise par mon petit cousin. Je ne l'ai pas vu de la journée, c'est normal. Il est malade.

Vers onze heures du soir, j'allais me coucher. Je récupère mon pyjama dans ma valise. Je vais me changer dans la salle de bains. Puis je reviens, mes affaires à la main dans ma chambre. La chambre est à demi éclairée. Les rideaux bouchent juste la vue. En allant pour me coucher, j'aperçois la tête de mon petit cousin.

C'est une tête énorme, en forme d'ampoule, elle est violacée. Il a deux sortes de pyramides sur le front. Ses yeux sont bleus.

Il me dit :

– Eh toi ! Qu'est-ce que tu fais là ? c'est ma chambre ! Mince... Mince... Mince !

– Calme-toi. Je suis ton cousin. Je dors dans cette chambre.

– Ok.

Il est rassuré. Moi qui ai eu autant peur que lui, surpris qu'il m'adresse la parole, je vais mieux. Il sort de son lit. Il me prend la main et il m'emmène. Il va me faire visiter... On sort, on fait le tour. C'est grand. On met au moins deux heures. Il ne me parle pas. Revenu, je



me couche. Et il se couche près de moi.

– J'ai peur

Tu n'as plus peur de moi, c'est déjà ça. Il admet que oui. Toute façon il va bientôt mourir. Il le comprend, c'est sa maladie. Je me réveille et je ne l'ai plus à côté de moi.

Faut pas croire que c'est pervers tout ça. J'ai envie d'être vraiment seul.

Cette nuit, j'ai envie de dormir. Si quelqu'un comme lui prenait toute ma peur... c'est pour une nuit. »

Ce qui me vient à l'esprit là, c'est que cette figure du petit cousin, ça doit être moi. La description de la gueule du petit personnage me fait bien penser à la mienne.

La peur passe de personnage en personnage, très rapidement. Nous dirions que les deux personnages sont «moi-en-privé» et «moi-social». Le premier moi n'a aucune pensée, et le deuxième aucune parole.

Toutes les paroles du petit cousin sont dans son corps, d'où sa tête éléphant-manesque. Chaque angoisse provoque une excroissance quelque part dans le corps. Alors il devient comme ça.

Remarque complètement en dehors du sujet : la première des angoisses est le désir. Pour signifier cette angoisse, il y a quand même une putain d'excroissance qui apparaît.

Et pour encore une fois extrapoler jusqu'au délire, quand il dit : « Toute façon il va bientôt mourir. Il le comprend, c'est sa maladie ». La maladie n'est pas la mortalité, mais la compréhension.

Il n'est pas besoin de préciser que nous trouvons cet auteur très bon.

Ne faiblissons pas, commentons le troisième rêve en écoutant les Beatles.

« Je suis dans la montagne, sur une route. C'est l'été. Et des loups, par bandes de deux, s'approchent de moi. La route monte et il fait soleil. Les loups n'osent pas m'attaquer et ne font que me regarder. Je ne sais pas s'ils grognent un peu. Ils partent. Quatre groupes passent à la suite me présenter leurs pelages pendant que je continue à monter.

Je suis sur la montagne, sur l'herbe. Il fait nuit, il y a une falaise qui tombe derrière moi. Encore les loups qui s'approchent. Ils ne grognent pas plus que d'habitude, mais moi je suis pété de trouille. Les groupes ne passent pas à la suite. Ils se dressent tous devant moi.

Pour me débarrasser de ça, je trouve une liane qui descend la falaise et atterrit sur la route. Et des lianes comme ça, il en fleurit dans la montagne. Je m'accroche à cette liane et je descends. Des loups m'attendent en bas. Le jour ils étaient bien, la nuit ils sont moins avenants. »

Sur ce rêve, nous n'avons pas grand-chose à dire. En fait, il est moins marrant que les autres.

Moi qui croyais être de la nuit, je me rends compte que je préfère la nuit car la nuit je peux plus me battre. Je ne suis pas de la nuit mais du froid. Un désir de ne pas rester là mais me battre contre les voix qui envahissent mon sommeil. A ce moment-là, il devrait avoir une part d'alcool dans ce rêve, bizarre. Toujours à me déplacer.

Des fois, je me dis que j'en ai marre du froid. Mais c'est ce qui m'environne, je finis par m'habituer. La nuit pour submerger ce froid, c'est ce que je désire quelquefois. M'emmerde, passons au rêve suivant.

.

« Je suis dans un cage d'escalier, il y a une porte devant moi. Je suis accoudé à la barrière. Tout est en béton autour. La porte s'ouvre, et un bonhomme en bâtons, et blanc, s'approche. J'ai tellement peur que je ne peux plus me tenir sur mes jambes. Je m'effondre. »

Ce rêve a été cyclique durant mon enfance. Ce qui est marrant c'est le contraste que fait le blanc bonhomme avec la cage d'escalier grise. Le bonhomme devrait être symbolique de la banalité, du quotidien, du schéma baiser, chier, bouffer, dormir : en fait de l'universel.

Ainsi que la cage d'escalier. Mais alors qu'est-ce qui les différencie ?

Le schéma bouffer, baiser etc. vaut-il mieux que l'ambiance morne d'une cage d'escalier ? Est-ce que je vais me faire couper la tête ?

Difficile à prédire tout ça, je ne le saurai peut-être jamais.

Souvent, ce rêve tournait en boucle durant toute la nuit. Je ne me souviens plus de mes impressions au réveil.

« Je suis dans une gare avec Martin. On est en train de fumer une clope en attendant le train. Il passera à 18h14 clame la voix dans le haut-parleur !

Soudain un train passe à une vitesse hallucinante et il y a de gros crépitements d'électricité derrière lui. Tout était calme et il n'y avait personne sur le quai. »

Nan, c'était pas un rêve. C'était à la gare d'Aix-en-Provence. Ce cavalier de l'Apocalypse m'a quand même bien fait flipper.